

POSITIF

ÉDITÉ PAR INSTITUT LUMIÈRE | ACTES SUD



Une langue universelle de Matthew Rankin

**Le cinéma
après Babel**
Yannick Lemarié

Sortie le 18 décembre 2024

Canada (2024) 1 h 29. Réal. : Matthew Rankin. Scén. : Pirouz Nemati, Ila Firouzabadi, Matthew Rankin. Dir. photo. : Isabelle Stachtchenko. Déc. : Chad Giesbrecht. Cost. : Negar Nemati. Son : Pablo Villegas, Sacha Ratcliffe, Bernard Gariépy Strobl. Mont. : Xi Feng. Mus. : Amir Amiri, Christophe Lamarche-Ledoux. Prod. : Sylvain Corbeil. Cie de prod. : Metafilms. Dist. Fr. : Météore Films.

Int. : Rojina Esmaeili (Negin), Saba Vahedyousefi (Nazgol), Mani Soleymanlou (Irja Bilodeau), Matthew Rankin (Matthew/Massoud), Pirouz Nemati (Massoud/Matthew), Danielle Fichaud (Monsieur Castonguay).

Voir aussi n° 761-762, p. 87, Cannes 2024

QUINZAINE
DES CINÉASTES
CANNES

« **S** I J'ÉTAIS... » : on connaît ce jeu qui consiste à devenir quelqu'un d'autre pour s'inventer une vie nouvelle. « Si j'étais président de la République, je ferais... » Les plus imaginatifs ne s'en tiennent pas à des célébrités, mais se laissent aller à des incarnations plus étonnantes (héros, objets...), même s'ils doivent, pour cela, modifier leurs repères ou jouer avec l'espace-temps. Avec son second long métrage, Matthew Rankin revendique un tel divertissement, notamment dans une séquence, presque programmatique, où il s'amuse à permuter l'emplacement des meubles, plaçant à droite ce qui était à gauche, et à gauche ce qui était à droite, au gré de ses plans successifs. Le cinéaste demande même à une actrice de jouer un personnage masculin. La règle ainsi établie, il ne reste plus qu'à changer d'échelle et à appliquer le principe à une ville. C'est alors que Winnipeg, ville du Canada, prend l'aspect de Téhéran, avec un même usage du farsi dans les conversations ou sur les devantures, une même architecture des bâtiments, une même couleur terreuse sur les murs, etc.

« Si j'étais à Téhéran... » : à partir de cette simple hypothèse, le spectateur – comme Matthew, le protagoniste du film parti de Montréal rejoindre sa mère malade à Winnipeg – se retrouve dans un univers à la fois familier et décalé. Il reconnaît les signes d'une ville occidentale, tout en acceptant un environnement

perse. Son regard s'ajuste aux circonstances et suit les recommandations d'un guide (particulièrement loufoque) qui, de quartier en quartier, transforme des éléments du mobilier urbain en biens culturels insolites. Par exemple, une mallette abandonnée sur un banc est montrée aux visiteurs comme un témoignage du passé, inscrit au patrimoine de l'UNESCO.

Pour autant, le jeu du « si j'étais », si amusant qu'il soit, présente un fond sérieux et, parce qu'il permet toutes les licences poétiques, favorise des connexions invisibles. Il en est ainsi d'*Une langue universelle*, de Rankin. Le comportement des Iraniennes et des Iraniens s'apparente à celui des Québécoises et des Québécois ; l'amour d'une mère ne change pas quand on traverse un océan et que l'on passe une frontière. D'une certaine façon, le sentiment d'exil est identique, quel que soit le motif du voyage et quelle que soit la distance entre les points de départ et d'arrivée. Qu'on se prénomme Matthew ou Massoud (là encore, tout est question de permutation), on est toujours nostalgique de son enfance et du cocon familial.

En fait, la langue universelle est celle qui existait avant Babel. C'est le langage de l'humanité avant sa dispersion. Aujourd'hui, c'est le cinéma, quand il s'adresse à tout le monde et que ses images transcendent les disparités. La preuve : dans *Une langue universelle*, les deux fillettes à la recherche des lunettes de leur camarade rappellent Ahmad, le jeune élève d'*Où est la maison de mon ami ?*, d'Abbas Kiarostami. Ensemble, les trois enfants forment une communauté exemplaire et affichent une solidarité que nul mot ne viendra briser. ■

Avant Babel © Météore Films